

LA CONCIERGE

Ecoutez, m'ame Bigrom, je connais tout près d'ici une femme vraiment admirable: c'est la concierge du coin de la rue des P... triers, en face le groupe scolaire. Elle gouverne avec autorité et justice plus de trois cents habitants, car la maison se compose de soixante logements, pour la plupart fortement bourrés de gosses.

Les locataires la considèrent comme une providence; ils vous le diront dans un élan unanime: "Cette concierge-là, c'est pire que le bon Dieu!" Du reste, on devine ses mérites, rien qu'à la regarder: elle est grande, énorme de taille et barbue, avec un long nez, de longues dents, des yeux jaunes brouillés et une espèce de ferruque à la Titus, aplatie sur le front, qui a dû être noire autrefois.

On comprend, par suite, qu'elle peut être sa principale exigeance: elle tient aux égards.

Ainsi, quand on prend une lettre dans sa loge — elle ne monte pas la correspondance: ce la fatiguerait — eh bien, on doit la lui remettre à la main, et elle, par politesse, puisqu'elle s'intéresse tant à ses locataires, ca serait la vexer que de lui faire des cachotteries!

Bien entendu, elle ne garde pas pour elle le contenu des lettres; qu'est-ce qu'elle en ferait? Oui, elle raconte vos affaires aux voisins; seulement n'ayez crainte, en échange elle vous narre les affaires des autres; il y a compensation, vous ne perdez rien. La justice, elle ne connaît que ça! Elle ne supporterait jamais que personne lui fût en tête; elle inventerait plutôt des histoires pour équilibrer ses confidences.

Et n'oubliez pas cet immense avantage: afin de vous éviter le casement de tête, elle vous dicte la réponse à écrire, dès qu'il s'agit d'une communication un peu importante.

Mais ce continué dévouement ne lui a pas encore suffi; il faut que je vous dise tout au long ce qu'elle a fait pour le petit Henri, du troisième.

La mère de cet enfant habite une chambre sur la cour où l'on ne voit pas clair de la journée, même en été, et elle est pauvre à ne pas toujours pouvoir acheter du pétrole pour la lampe, en rentrant de son travail. Or, son petit garçon est merveilleusement doué pour l'étude; à huit ans, il suit la classe des élèves de dix et onze ans. Mais vous devinez le malheur: souvent, il était obligé de ne pas faire ses devoirs, faute de lumière. Il en pleurait, il en était malade.

Et brusquement, un jour, ce douloureux enfant a été sauvé: la concierge s'est occupée de lui. Une fois qu'elle protège quelqu'un, la prospérité rapplique. Et son cœur lui désigne les gens qui sont dignes de soutien; elle intervient sans qu'on le lui demande.

Un jour donc, sur le pas de sa loge, elle arrête par le bras la mère du petit Henri, et elle lui adresse ce bref discours: "Votre garçon a du goût pour s'instruire, il ne pense qu'à remplir ses cahiers, mais vous manquez d'éclairage. Ecoutez-moi! A l'avenir, il aura toutes les facilités de travailler; je veux le mettre dans des conditions meilleures qu'un autre école: j'y balaisais une marche!"

moutard ou une femme batailleuse ou un ivrogne dégringolant les marches, il n'arrive aucun désagrément au cahier d'Henri; au contraire: "ça fait bavard," parole d'honneur!

Un autre dérangé: des étages supérieurs, on jette une assez grande quantité d'ordures ménagères dans la cage de l'escalier; mais on apporte à cette opération un soin insuffisant et il tombe pas mal de choses dans l'escalier même; de temps en temps, le cahier d'Henri écopait fâcheusement. Comment faire? On ne peut pourtant pas interdire aux locataires leurs commodités! Rassurez-vous: la concierge a prêté à Henri un grand écriteau de logement à louer qu'il installe à la hauteur voulue, comme un auvent, au-dessus de son papier. Et les problèmes, les cartes de géographie, les analyses, les réactions ne craignent plus rien, — même pas la tomate tournée qui éparpille tant d'éclaboussures quand elle tombe d'un peu haut.

Dans de bonnes conditions aussi favorables, grâce à une telle protection, à la fin de l'année scolaire, a conquis triomphalement tous les premiers prix de sa classe, malgré la supériorité d'âge de ses rivaux.

Il fallait le voir, le jour de la distribution solennelle des récompenses. C'était le seul enfant qui ne fût pas endimanché; il s'était opposé tendrement aux sacrifices que voulait faire sa pauvre mère; il avait ses vêtements de tous les jours, son tablier luisant aux coutures et sa culotte usée aux genoux par sa posture spéciale dans l'escalier.

Eh bien, ce manque de toilette ne lui a pas nu; quand il est monté sur l'estrade, on a vu tout de suite, à je ne sais quoi, qu'il était l'élève le plus remarquable. On a trouvé qu'il faisait plus d'effet que les camarades à veste neuve et à cravate flottante, avec simplement un grand front, ses yeux fiévreux, ses joues blémies à la lumière du gaz et à l'odeur des étages.

Et dans son discours, le président de la cérémonie a bien été forcé de faire allusion à lui: "Nous remarquons cette année, parmi les lauréats, un sujet extraordinaire pour ses huit ans... Là-dessus, grands gestes et superbe coup d'éloquence: "Il y a ainsi, dans le peuple, des richesses inestimables qu'il importe de ne pas laisser perdre. Il y a, chez les humbles, une réserve de force qui est l'espoir de la patrie, mais qui réclame impérieusement nos meilleures sollicitudes. Aussi existe-t-il un favoritisme légitime et nécessaire: quand un élève exceptionnellement doué se révèle à l'attention supérieure, on ne saurait trop l'aider et le protéger; car c'est, en fait, dans l'intérêt même de la nation que de faciliter ses études par les mesures les plus généreuses..."

A ces paroles, les auditeurs enthousiasmés ont applaudi à tout rompre, car ils pensaient aussitôt: "La chose est faite pour le petit Henri, on l'aide, on le protège, on a pris des mesures!"

Et ils cignoient les uns vers les autres avec attendrissement pour signifier: "Ah! ah! monsieur le président! dit donc que la concierge lui balaisait la marche!"

Quelles oucues larmes de solidarité reconnaissante brillèrent à tous les yeux! Ah! m'ame Bigrom, il n'y a encore rien de tel que la bonté pour avoir prise sur les braves gens!

Femmes éminentes

Quelles sont les femmes les plus éminentes du monde? Cette question, qu'un grand journal de New York a posée à ses abonnés et lecteurs, passionnés en ce moment la haute société américaine. Mme T. elle-même, la femme du président des Etats-Unis, a pris part à ce referendum et sa liste comprend les noms suivants: Jeanne d'Arc, les reines Elizabeth et Victoria d'Angleterre, la reine Louise de Prusse, Mme Rosa Bonheur, Harriet Beecher-Stowe, le célèbre auteur de "La Case de l'Oncle Tom", George Eliot, la grande romancière anglaise, qui s'appelait de son vrai nom Mary-Anne Evans; miss Florence Nightingale, la réorganisatrice de la charité publique anglaise; Curie, qui vient d'obtenir le prix Nobel; Jane Austen, célèbre romancière anglaise du dix-huitième siècle; Elizabeth Barrett-Browning, femme du poète Robert Browning et poète elle-même; Charlotte Brontë, plus connue sous son pseudonyme littéraire de Currer Bell et auteur de "L'Orpheline de Lowood"; Marguerite Fuller, écrivain et journaliste dont son compatriote, le poète américain Ralph Emerson, a publié les mémoires, et la Compositrice française Cécile Chaminade.

Il est tout à fait compréhensible que les femmes anglaises et américaines occupent la plus grande place dans la liste de Mme T., mais nous devons remarquer que hors de chez elle, il n'y a guère que des noms français.

Bismarck CHEZ LES Peaux-Rouges

On sait que les Indiens du Far-West, plus sociables qu'on ne le croit, se sont fait une habitude de frayer avec les fermiers limitrophes du territoire qui leur fut concédé ou, pour mieux dire, dans lequel ils furent parqués par le gouvernement américain. Les derniers, et tristement descendants d'Edel-Serpent et des autres héros chantés par le passionnant Fenimore, font du commerce, eux aussi, et entretiennent des relations de bon voisinage, parfois même de camaraderie, avec leurs "frères blancs" installés près de chez eux.

Or, une tribu rouge, dont le chef se nommait Arituoga, était plongée dans la désolation la plus profonde et dans la misère, disons quand même, la plus noire.

En effet, la rég' on d'Arurotofogosta, qu'elle habitait, n'avait plus senti depuis plusieurs mois le bienfait de sa terre et nécessaire de la pluie qui féconde les moissons. Hélas! pas le moindre espoir ne se levait de récoltes futures. Le soleil implacable et tuait les moindres brins d'herbe qui tentaient de surgir hors de la terre fendillée, et ses flammes funestes brûlaient les feuilles sur les arbres, dont les vieux troncs chauffés éclataient sous la morsure du feu.

En vain, Arituoga et sa tribu avaient-ils imploré le Grand-Esprit, que les monts seuls peuvent voir; en vain avaient-ils dansé leurs rondes rituelles autour de leurs divinités secondaires taillées dans le bois et peintes de multiples et opulentes couleurs; tous les dieux, tous les génies restaient sourds aux chants gutturaux qui montaient du peuple et de la terre d'Arurotofogosta.

De plus en plus, les hommes dépéri-saient, les chevaux maigrissaient, les vaches fondaient, les chiens semblaient se volatiliser. C'était une tribu de squelettes doués de voix qui gémissaient, hennissaient, mugissaient et hurlaient lamentablement, épouvantablement!

Après avoir hésité longtemps, de peur de déconsidérer les divinités protectrices de sa race, le chef Arituoga s'en fut vers une ferme américaine située à sept ou huit heures de marche, et dont il connaissait bien le maître depuis de longues années.

"Frère blanc, dit Arituoga en arrivant chez son ami, je viens vers toi pour que ta bouche sincère me révèle un grand secret.

"Parle, dit le fermier. Je ne connais pas beaucoup de secrets, mais, si je sais celui que tu désires apprendre, il est probable que je t'en ferai part.

"Frère blanc, ta terre est bénie. J'ai vu, dans tes prairies verdoyantes, une herbe magnifique; j'ai vu, dans tes champs, de hautes moissons qui ondulent au souffle du vent propice et doux. La terre d'Arurotofogosta est dévouée de soi: le ciel ne nous donne plus de pluie. Nos deux puissants sont irrités contre nous; peut-être que si je priais les tiens, ils nous verseraient l'eau céleste, en attendant que les nôtres soient apaisés. Où sont tes dieux?"

"Au ciel, répondit le fermier, qui fut d'abord sérieux devant ce question ingénue.

"Frère blanc, me dis-tu la vérité? repartit Arituoga. Ne souhaites-tu pas que j'aie, comme toi, de belles prairies et des champs magnifiques?"

"Je désire pour toi tous les biens.

"Alors, ne me cache pas le dieu qui te protège! C'est celui-là je le divine.

Et le bon Arituoga montrait du doigt une grande image fixée sur la muraille. Elle représentait un homme botté, éperonné, casqué, armé d'un grand sabre. Son visage menaçait, avec une énorme moustache agressive et d'épais sourcils bouffis. C'était un chrome de Bismarck, car le fermier était un immigré allemand. Il avait même jadis été uhlan, et il avait conservé le souvenir de son pays et de ses héros.

"Voilà le dieu qui te verse la pluie et te fait de superbes moissons! Insiste! Insiste! Donne-moi! Ne me le refuse pas! Sauve ton frère Arituoga et sa tribu!"

Tels amusé, cette fois, par la prière du simple Peau Rouge, le fermier, qui ne manquait pas d'autres chromes semblables, fit présenter à son hôte de l'image que celui-ci désirait si ardemment.

"Quel est le nom de ce dieu?" demanda le chef indien.

"Bismarck! dit le fermier.

Et il s'amusa tacitement à ajouter: "C'est le patron le plus puissant, là-bas, dans mon pays, plus loin que la région de l'aurora."

Arituoga partit, plein d'espoir. De plus de deux heures il était sur le chemin du retour, lorsqu'il vit pointer derrière lui, à l'horizon, un nuage blanc qui semblait couvrir après lui.

Arituoga tremblait. Le nuage grossissait bientôt. Derrière lui, d'au-

Bismarck CHEZ LES Peaux-Rouges

tres surgirent. Il y eut, dans la plaine céleste, un immense champ de nuées.

Ces nuées, de blanches, devinrent grises, puis noires, et enfin, violettes et cuivrées.

Le brave Arituoga se dit: "Voilà l'œuvre de Bismarck! C'est une grande et bonne divinité!"

La pluie commença à tomber. Des éclairs sillonnèrent les nuages maintenant pareils à une grande mer qui, de là-bas, aurait escaladé le ciel, pour en retomber en gouttes larges, lourdes, innombrables, claquant, cinglant, projetées avec fureur contre le sol assoiffé.

Arituoga sentait son casque de plumes choir lamentablement sur ses épaules et sur ses joues. Son manteau de calicot bariolé était transpercé par l'averse, mais le Peau-Rouge était heureux.

Le Dieu Bismarck l'avait exaucé. Le voyageur, ruisselant, serait sous son aisselle l'image merveilleuse. Il ne courait pas seulement; il volait. Mais si rapide qu'il fût, l'orage l'avait précédé, il pleuvait.

Il arriva sur le territoire de sa tribu. Tout le monde y était en joie. Il assembla sous sa tente le conseil de veillard, et il déclara qu'il avait découvert, chez son frère au village pâle, une divinité plus puissante que toutes les autres. C'était à elle que l'on devait le salut. Et il exhiba le chrome; il l'éleva au-dessus de sa tête.

"Voilà le dieu qui nous a sauvés! l'écriait-il. Les nuées, mères des pluies fécondantes, l'ont suivi dès mon départ de chez mon frère blanc! Il se nomme Bismarck!"

Tous les assistants se précipitèrent le front contre le sol et saluèrent le dieu nouveau de gutturaux invocations.

Ensuite, Arituoga réunit toute la tribu. On fixa solennellement Bismarck sur un tronc d'arbre, et l'on célébra en son honneur de très joyeuses fêtes.

On immola devant lui d'innombrables serpents de toutes dimensions et de toutes nuances. On lui en offrit des quartiers, les uns crus, les autres rôtis. Et l'on déclara que toutes les anciennes divinités secondaires seraient dégradées au bénéfice de Bismarck qui viendrait, en rang de dignité aussi, après le Grand-Esprit.

Arituoga ne tarda point à retourner vers le fermier blanc, pour le remercier d'avoir contribué au prodige. Et cette bonne histoire inspira au Teuton le désir de la corser davantage. Comme il avait conservé son uniforme d'autrefois, alors qu'il était uhlan, il le montra au Peau Rouge, en lui expliquant que le costume du dieu Bismarck était à peu près celui-là, dans son pays "plus loin que la région de l'aurora."

La jubilation d'Arituoga fut inexprimable.

"Donne-moi ces vêtements sacrés! supplia-t-il. Je ferai tailler un dieu dans un tronc antique et vénérable. Je t'offrirai de ces costumes triomphal! Frère blanc, exauce-moi! Je te ramènerai autant de vaches que l'on peut compter de lunes dans la vie d'un vieillard, autant de chevaux qu'il y a d'auréoles dans une grande année!"

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

D'une Pierre Deux Coups

Au matin, M. Cotet sauta de sa couchette, habilla et sortit dans le couloir du wagon. Le train courait à travers la campagne. Les toits plats, le ciel brillant et léger, la jeunesse persistante du sol au cœur de l'hiver, tout déce-

Dans quelques heures, il arriverait à Calouris. Son inquiétude croissait à mesure que diminuait la distance. Comment allait-il trouver son fils, son Georges, son "petit gas", comme il continuait à l'appeler, bien que le garçon eût vingt ans sonnés? Dans sa dernière lettre, Georges s'avouait légèrement souffrant. Mais peut-être lui cachait-il quelque chose? Aussi, toute affaire cessante, M. Cotet, pris d'inquiétude, avait-il sauté dans le rapide le soir même. C'est qu'il n'avait plus que lui au monde, son petit gas. Et, au fond, s'il entassait les millions sur les millions, si, depuis trente ans, il avait creusé des canaux, construit des forts, posé des voies, déblayé, remblayé, sculpté à coups de pelle et de pioche la face de la terre, tout cela c'était pour le petit gas.

Oh! il le savait bien qu'on l'aurait dit âpre et dur, le plus rebouté des concurrents, dans le monde des entrepreneurs. D'ailleurs, il aimait la lutte et l'argent. Mais peut-être était-ce aussi que toute sa tendresse et toute sa bonté étaient concentrées dans un coin de son vieux cœur, sur le petit...

Seulement, le garçon était délicat. Rien de grave. Mais, toujours hanté par le souvenir de la maman, morte jeune, Cotet veillait au grain. Chaque hiver, il envoyait son fils dans le Midi. Cette fois, le gamin avait choisi Calouris, sur le littoral. Pourvu qu'il n'eût pas attrapé un mauvais rhume...

A Marseille, trois voyageurs montèrent ensemble dans son wagon. Abordé par sa réverie, le regard lointain, il ne les vit pas. Mais les trois hommes, au contraire, l'avaient reconnu et se saluèrent sa présence avec des regards alarvés, des mines déconfites.

"Mais oui, c'est Cotet."  
— Alors, il vient pour l'affaire? — Evidemment.  
— Sale histoire.  
— Il nous mangera tout.  
— Contre lui, rien à faire.  
— Tâtonne le toujours.....

Dans un concubinage rapide, ils chuchotèrent des chiffres, se saluèrent un plan.

Or, non seulement Cotet ne venait pas pour l'affaire, mais encore il ignorait absolument. C'était tout un ensemble de travaux à Calouris. Un palace sur les premiers contreforts de l'Estérel, un funiculaire de la gare à l'hôtel, un port accessible aux yachts de plaisance.

Tous entrepreneurs marseillais, au lieu de s'arracher l'aubaine à coups de surchères, s'étaient concertés pour se la partager. Et voilà que le fameux Cotet, le concurrent redoutable entre tous, l'invincible Cotet, apparaît soudain dans ces parages le jour même de l'adjudication.... Surpris, il allait leur enlever le morceau, s'ils ne s'arrangeaient pas pour le museler.

Les trois hommes s'avancèrent donc en ambassade, le long du couloir, vers le puissant seigneur.

"— Hé! Comment va, monsieur Cotet?"

Tout à son souci paternel, l'entrepreneur se retourna, le regard bouffé. Des confidences.... Que lui voulaient-ils! Aussitôt, il tomba en arrêt. Il se raça les mains, sans quitter son air maussade.

"— Eh bien, monsieur Cotet, vous voilà donc dans nos parages?"

— Mais oui, mais oui.

— Et, sans indiscrétion, peut-on vous demander où vous allez, comme ça?"

Il n'avait pas à cacher le but de son voyage.

— A Calouris.

Les trois hommes se pouchèrent doucement du coude. Pas d'erreur. Il venait bien pour l'affaire. Il allait leur passer sur la tête. Alors, les voix et les regards devinrent humbles et caressants.

— Voyons, voyons, monsieur Cotet, vous n'allez pas nous mettre des bâtons dans les roues?"

Quels bâtons? Dans quelles roues? Cotet l'ignorait totalement. Mais l'homme d'argent s'était réveillé en lui. Il fitira que ses confrères le prenaient pour un concurrent. Il se garda bien de se trahir et de les interroger. Son air erra sur la mer bleue qui battait les rochers. Sa main s'enleva, d'un geste de fatalité:

"— Ah! que voulez-vous!.... Ce Cotet était, décidément, un homme terrible. On essaya de l'attendrir:

— Voyons, monsieur Cotet, ce vous est égal, le choix des entreprises. Vous en avez dans tous les coins du monde, en Afrique, en Asie. Tandis que pour nous, qui n'avons pas vos moyens, c'est du travail sur place. Notre matériel, notre personnel est à pied d'œuvre. C'est pourquoi nous tenons à cette affaire.

Cotet, en effet,

D'une Pierre Deux Coups

— Je ne dis pas, je ne dis pas. Les trois marseillais se flattèrent de l'avoir ébranlé.

— Alors, vous nous laissez la place?"

— Oh! minute!... s'écria Cotet, qui, sans rien savoir de la question, sentait ses trois rivaux à ses côtés.

— Leur assaut repoussé, il revint à la charge après s'être consultés du regard.

— Voyons, monsieur Cotet. Vous êtes sans doute décidé à soumissionner très haut. Neuf, dix, onze million?"

Cotet prit un air détaché:

— Peuh!

— Oh! nous savons bien que si vous voulez nous battre aux enchères, vous irez très loin. Et nous essayons de l'emporter, ça nous coûtera cher.

— Da ne....

— Aussi, nous ferions peut-être mieux de nous entendre....

De très haut, le sourcil froncé, Cotet coupa:

— Hein! Quoi?

Aussi ses concurrents imaginaires se hâtèrent d'apaiser ses scrupules en précisant leurs vues:

— Oh! mais, monsieur Cotet, nous comprenons très bien que nous perdriez en abandonnant l'affaire. Il ne serait que juste de vous indemniser. C'est d'usage. Voyons! Cinquante mille?"

Cotet ne savait pas ce qu'on lui demandait d'abandonner. Cependant, il répondit à tout hasard:

— Vous badinez!

L'un des trois marseillais, plus impatient que les deux autres et résolu à briser d'un coup les résistances du tyran, s'écria:

— Eh bien, cent mille!

Cotet, dédaigneux, lui sa tombet:

— Pourquoi pas cent mille?"

Les trois compères étaient atterrés.

— Ecoutez, monsieur Cotet. Si nous devons vous verser une plus forte indemnité pour avoir le camp libre, il ne nous resterait plus de bénéfice.

Cotet, bien qu'il ignorât, naturellement, l'importance de l'affaire, prit un air entendu:

— Allons donc, si on nous donne cent mille, il n'y avait pas moyen de jouer au plus fin avec ce terrible adversaire.

— Enfin, combien voulez-vous pour vous retirer, monsieur Cotet?"

— Deux cent mille.

Les trois marseillais se récrièrent à haut que des voyageurs se retourneraient, au bruit, dans le couloir. Cependant, ils se consultèrent à voix basse.

— Coupons la poire en deux, monsieur Cotet. Seulement, c'est notre dernier chiffre.

Cotet tira sa montre. Le train allait arriver à Calouris.

— Soit, dit-il. Je suis bon prince. Cent cinquante mille, et je vous laisse l'affaire. A midi, hôtel Métropole, nous réglerons ce compte-là.

Puis il se pencha à la portière, car le train entrant en gare. Sur le quai, il reconut son fils, frais et gaillard. Quelle délivrance et quel bonheur!....

Il le prit à pleine bras, l'embrassa à grands coups.

— Ah! mon petit gas, que je suis content.... Et quelle bonne idée j'ai eue de faire le voyage. Je te retrouve d'aplomb et joyeux. Ça te va cent cinquante mille balles!

Le Chaste Sappho

La saison est heureuse pour Sappho. On n'a pas oublié le mémoire retentissant où M. Théodore Reinach s'est porté garant de sa vertu. Dans une brochure, déposée à l'Académie des Inscriptions le 29 septembre 1911, M. J. M. Bascou avait déjà réhabilité la muse de Lesbos. Sa renommée fâcheuse lui vient surtout d'une ode où le délire des sens est peint en termes vifs. La comparaison des variantes qu'on a de ce poème, le mélange qu'on y trouve du sublime et de l'obscène, démontrent clairement qu'il a été altéré dans une intention satirique; en le dégageant de ce que les parodies y ont ajouté, M. Bascou a pu reconstituer le texte original et lui rendre sa pureté. Jusque au quatrième siècle avant Jésus-Christ, tous les anciens parlent de Sappho avec respect; Socrate, Platon, Alcibiade lui donnent les épithètes réservées aux déesses; puis, tout à coup, longtemps après sa mort, on commence à la plaisanter. Son nom devient "Papho", petit caillou; elle est moricande; vient le sabbat, elle résoud des énigmes (qui font fureur au quatrième siècle); on la fait maîtresse d'Archiloque, né cent ans avant elle et d'Hippocrate, plus jeune qu'elle de cent ans; elle a sept pères. On la ravalait au jour où on se voit obligé d'admettre une seconde Sappho, celle-là courtivane, pour soulager un peu la première. D'ou étaient venues toutes ces canonnies? Simplement d'une campagne organisée par les hommes au pouvoir pour enrayer un mouvement féministe. Six comédies, où l'on voit-nait Sappho, continuent l'œuvre d'Archiloque dans les "Eclésiastes", celle d'Amphicr et Alexis dans la "Gynécocratie". Si malveillantes qu'elles soient, aucune de ces parodies ne fait allusion à ses amours pour Phion, ni à sa mort par désespoir d'amour. Au contraire, de très vieux poèmes attribuent à Phion, qui vécut, appartenant à des temps fabuleux et que la légende du saut de Leucade était aussi ancienne. Il faut arriver à Ovide pour la voir appliquée à Sappho, et lui-même avoue que le poète a le droit de mentir. Virgile, contemporain d'Ovide, parle de Leucade et ne dit rien de cette fable. Ensuite, il fut d'autant plus facile aux sophistes de calomnier la poétesse que tous ses vers, ou à peu près, nous ont été transmis par eux. Un seul fragment nous vient directement d'Aristote, et il est si pur, si différent des autres que, malgré l'autorité de ce philosophe, certains auteurs modernes le déclarent apocryphe.

CUISINE.

Civet de lièvre ou de lapin.

Couper du lard de poitrine en peu gros dés, le faire fondre dans une casserole avec du beurre, le retirer, faire roussir des oignons coupés en dés ou de petits oignons entiers, les retirer; faire revenir les morceaux de la bête, les retirer, faire un roux, mouiller avec un verre d'eau ou de bouillon, remettre le lard, les oignons et le lièvre, sel, poivre, un bouquet garni, ajouter deux verres de vin rouge; faire mijoter doucement une heure et demie environ.

Avant de servir, faire cuire le foie dans la sauce pendant dix minutes, le retirer, l'écraser dans le sang du lièvre, le mêler à la sauce qui doit être bien liée (à trop claire, ni trop épaisse). Ça peut, lorsque les morceaux de lièvre sont revenus, les arroser avec du cognac ou de la bonne eau-de-vie qu'on fait brûler; dans ce cas, le roux est fait à part dans une autre casserole.

Une demi-heure avant de servir, on peut ajouter au civet de lapin, mais non au civet de lièvre, des champignons qui donnent bon goût à la sauce.

Mateiole de carpe, anguille.

Faire revenir dans du beurre de petits oignons et du lard de poitrine gras coupé en dés. Les retirer lorsqu'ils auront pris couleur. Faire un roux, mouiller avec moitié bon vin rouge, moitié bouillon, remettre le lard et les oignons, ajouter poivre, sel, bouquet garni, champignons préparés, et un petit morceau de sucre; laisser bouillir une demi-heure. Mettre à mijoter doucement dans cette sauce les poissons nettoyés et coupés en tronçons. Si la carpe a des laitances, on les ajoute cinq minutes seulement avant de servir.

Retirer le bouquet garni, dresser les morceaux de poisson dans un plat creux, sur des croûtons de pain frite dans du beurre et verser la sauce dessus.

Dès écrivains font toujours très bien autour d'une mateiole.

Sauce au marasquin pour entremets.

Egoutter de beaux raisins blancs secs, les écraser dans un mortier, les passer au tamis, ajouter du sucre en poudre et quelques cuillères de marasquin.

L'Arbre de Victor Hugo

On voit sur le boulevard Raspail un immeuble récemment construit dont la façade présente une particularité assez bizarre. C'est un retrait de construction, en forme de demi-cercle, dont le but est de permettre à un superbe acacia d'étendre librement ses branches.

L'arbre ainsi privilégié a été, dit-on, planté par Victor Hugo dans son enfance. Soigné jalousement par ses prédécesseurs, le propriétaire actuel n'a pas voulu voir tomber ces branches historiques sous la hachette du bûcheron. Il a sacrifié une partie assez importante de son terrain pour ne pas priver les habitants du quartier d'un de leurs plus chers souvenirs.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.

Le fermier tenait, certes, à son vieil uniforme; mais deux vastes troupeaux lui semblaient, d'autre part, une assez bonne subside. Il fit un peu mine de résister.

"Tes vaches et tes chevaux sont bien maigres, dit-il. Mais je t'aime trop pour te peiner. Prends le costume du dieu et vénère le comme il le mérite."

Arituoga, fort de bonheur et d'orgueil revint sur le territoire d'Arituoga. On coupa un arbre séculaire, on y tailla une forme relativement humaine. Et maintenant, chaque jour, les Peaux-Rouges d'Arurotofogosta se rassemblent autour d'un magot de bois, dont la face est peinte en rouge et porte des barres noires pour figurer les sourcils et la moustache. Sur le chef de l'idole trône le casque à pointe. La tunique pend le long du corps. Deux branches forment les bras qui tiennent les manches tendues et raides. Le sabre scintille au côté du dieu.

On sacrifie toujours et inlassablement, des bataillons de reptiles qu'on lui met ensuite sous le nez. Et, tout autour du magot respecté, pendent d'innombrables peaux de serpents que l'on a attachées à comme ex-votos et que balance le libre vent de la prairie.